

FOURBE ET FOURBERIE

Vous venez de découvrir, grâce à une exploration dramatique, un personnage de

fourbe : **SCAPIN**.



Gravure de Jacques Callot (1592 – 1635), BNF

Poursuivons l'exploration et l'aventure !

Scapin au THEATRE

Regardez l'extrait proposé en cliquant sur l'image (extrait du Journal télévisé de France 3, archive INA).

Philippe Torreton présente le personnage qu'il joue dans la mise en scène de Jean-Louis Benoit.

→ Que peut bien évoquer ce bâton qu'il utilise dans la fameuse scène du sac ?

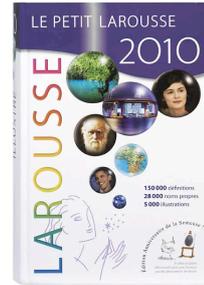
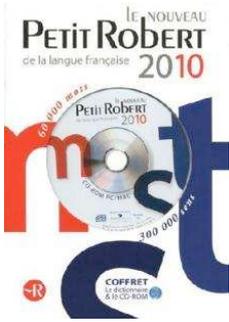


Les Fourberies de Scapin, mise en scène de Jean-Louis Benoit pour La Comédie française, 1997.
Philippe Torreton dans le personnage de Scapin
Photo INA

Ecrivez ici votre réponse

fourbe et LEXIQUE

➔ A partir des dictionnaires et encyclopédies proposés par votre CDI (sur DVD-Rom ou papier)



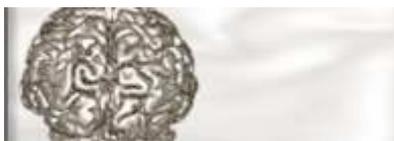
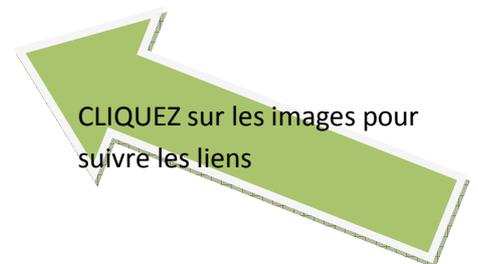
etc.

ou en ligne,

[Le Littré](#)



Trésor de la langue française



Dictionnaire de l'Académie française, 8° édition

recopiez les trois définitions que vous préférez et surlignez les éléments communs à ces définitions. Vous venez d'établir ce qu'on appelle les invariants.

Ecrivez ici votre réponse

→ Listez ensuite les synonymes du mot fourbe.

Ecrivez ici votre réponse

Découvrez ou redécouvrez ces textes.

→ Choisissez-en deux et écrivez, pour chaque sélection, quelques lignes précisant le lien avec le personnage de Scapin.

Scapin est ainsi un personnage emblématique de la famille des rusés. Il dissimule la vérité, se cache lui-même, met en scène ce qui l'intéresse, s'échappe avant qu'il ne soit trop tard ...

Voici un florilège de textes, qui présentent tous des personnages de rusés et vous permettront de découvrir dans quelques autres livres avec des situations de fourberies différentes.

Extrait 1 : Ulysse

Homère, dans *L'Odyssée*, nous raconte les aventures d'Ulysse, le héros rusé. Dans ce texte, l'historien Jean-Pierre Vernant, s'empare de l'épisode du cyclope et nous la livre à sa manière.

Le Cyclope est énorme, gigantesque. Il n'aperçoit pas immédiatement ces petits bonshommes qui sont comme des puces, qui se sont dissimulés dans les encoignures de la caverne et qui tremblent de peur. Tout d'un coup, il les découvre et il s'adresse à Ulysse, qui est un peu devant, en lui demandant : « Mais qui es-tu ? » Ulysse, naturellement, lui raconte des histoires. Il lui dit - premier mensonge : « Je n'ai plus de bateau », alors que son bateau l'attend, « mon bateau a été brisé, je suis donc entièrement à ta merci, je viens implorer ici avec les miens ton hospitalité, nous sommes des Grecs, nous avons combattu vaillamment avec Agamemnon sur les rives de Troie, nous avons pris la ville et maintenant nous sommes ici de malheureux naufragés ». Le Cyclope répond : « Oui, oui, très bien, mais moi, je me fiche de toutes ces histoires. » Il attrape deux des compagnons d'Ulysse par les pieds, les frappe contre la paroi du rocher, fait éclater leur tête et les avale tout crus. Les autres marins sont glacés de terreur et Ulysse se demande dans quelle situation il s'est mis. D'autant qu'il n'y a pas d'espoir de sortir, car, pour la nuit, le Cyclope a fermé l'entrée de son antre avec un énorme rocher qu'aucun Grec, ni même une équipe importante, n'arriverait à ébranler. Le lendemain matin, le même scénario se répète, le Cyclope mange quatre autres hommes, deux le matin, puis encore deux le soir. Il en a déjà avalé six, la moitié de l'équipe. Le Cyclope est ravi. Lorsque Ulysse essaye de l'amadouer par des propos particulièrement mielleux, il s'établit entre eux une certaine forme d'hospitalité. Ulysse lui dit : « Je vais te faire un cadeau, qui, je le crois, te remplira de satisfaction. » Un dialogue naît, au cours duquel s'ébauche une relation personnelle, un rapport hospitalier.

Le Cyclope se présente, il s'appelle Polyphème. C'est un homme qui parle d'abondance et connaît une grande renommée. Il demande à Ulysse son nom. Pour établir un rapport d'hospitalité, il est d'usage que chacun dise à l'autre qui il est, d'où il vient, quels sont ses parents et sa patrie. Ulysse lui déclare se nommer *Outis*, c'est-à-dire *Personne*. Il lui dit : « Le nom que me donnent mes amis et mes parents, c'est *Outis*. » Il y a là un jeu de mots parce que les deux syllabes de *ou-tis* peuvent se remplacer par une autre façon de dire, *mè-tis*. *Ou* et *me* sont en grec les deux formes de la négation, mais si *outis* signifie *personne*, *métis* désigne la ruse. Bien entendu, quand on parle de *métis*, on pense aussitôt à Ulysse qui est précisément le héros de la *métis*, de la ruse, de la capacité de trouver des issues à l'inextricable, de mentir, de rouler les gens, de leur raconter des balivernes et de se tirer d'affaire au mieux. « *Outis*, *Personne*, s'exclame le Cyclope, puisque tu es *Personne*, je vais moi aussi

te faire un cadeau. Je te mangerai en dernier. » Là-dessus, Ulysse lui donne son cadeau, c'est une partie de ce vin que Maron lui avait confié et qui est un nectar divin. Le Cyclope en boit, le trouve merveilleux, s'en ressert. Gavé par les fromages, par les deux marins qu'il vient d'avaler, et enivré par le vin, il s'endort.

Ulysse a le temps de faire rougir au feu un fort pieu d'olivier, qu'il a taillé en pointe. Chacun des marins survivants participe au travail de menuiserie, puis à la manœuvre qui consiste à ficher le pieu brûlant dans l'œil du Cyclope, qui se réveille en hurlant. Son œil unique est aveuglé. Le voici lui aussi livré à la nuit, à l'obscurité. Alors, naturellement, il appelle au secours, et les Cyclopes des environs accourent. Les Cyclopes vivent chacun pour soi, chacun est maître chez soi, ils ne reconnaissent ni dieux ni maîtres en dehors de ce qui est pour chacun sa maison, mais ils accourent quand même, et du dehors, puisque la grotte est fermée, ils crient : « Polyphème, Polyphème, qu'est-ce que tu as? - Ah, c'est affreux, on m'assassine! - Mais qui t'a fait du mal? - Personne, *Outis*! - Mais si personne, *métis*, ne t'a fait de mal, pourquoi nous casses-tu les oreilles? » Et ils s'en vont.

L'Univers, les dieux, les hommes, Jean-Pierre Vernant, 1999

Extrait 2 : Renart

Le Roman de Renart est un ensemble de récits médiévaux satiriques qui mettent en scène des animaux. Renart est un goupil (c'est-à-dire un renard !) dont le nom nous est très familier. Ce personnage est prêt à tout pour survivre.

Comment Renart emporta la nuit les bacons d'Ysengrin.

Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse hérissée. « Qu'est-ce, beau neveu ? Tu parais en mauvais point, » dit le maître du logis ; « serais-tu malade, — Oui ; je ne me sens pas bien. — Tu n'as pas déjeuné ? — Non, et même je n'en ai pas envie. — Allons donc ! Cà, dame Hersent, levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rate ; il ne la refusera pas. »

Hersent quitte le lit et se dispose à obéir. Mais Renart attendait mieux de son oncle ; il voyait trois beaux bacons suspendus au faite de la salle, et c'est leur fumée qui l'avait attiré. « Voilà, » dit-il, « des bacons bien aventurés ! Savez-vous, bel oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevait, il en voudrait sa part ? À votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher, et je dirais bien haut qu'on me les a volés. — Bah ! fit Ysengrin, je n'en suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en saura jamais le goût. — Comment ! Si l'on vous en demandait ? — Il n'y a demande qui tienne ; je n'en donnerais pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde. » Renart n'insista pas ; il mangea ses rognons et prit congé. Mais, le surlendemain, il revint à la nuit fermée devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde y dormait. Il monte sur le faite, creuse et ménage une ouverture, passe, arrive aux bacons, les emporte, revient chez lui, les coupe en morceaux et les cache dans la paille de son lit.

Cependant le jour arrive ; Ysengrin ouvre les yeux : Qu'est cela ? le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés ! « Au secours ! au voleur ! Hersent ! Hersent ! Nous sommes perdus ! » Hersent, réveillée en sursaut, se lève échevelée : « Qu'y a-t-il ? Oh ! quelle aventure ! Nous, dépouillés par les voleurs ! À qui nous plaindre ! » Ils crient à qui mieux mieux mais ils ne savent qui accuser ; ils se perdent en vains efforts pour deviner l'auteur d'un pareil attentat.

Renart cependant arrive : il avait bien mangé, il avait le visage reposé, satisfait. « Eh ! bel oncle, qu'avez-vous ? vous me paraissez en mauvais point ; seriez-vous malade ? — Je n'en aurais que trop sujet ; nos trois beaux bacons, tu sais ? on me les a pris ! — Ah ! » répond en riant Renart, « c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire : on vous les a pris. Bien, très-bien ! mais, oncle, ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, que vos voisins n'en puissent douter. — Eh ! je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons. — Allons ! » reprend Renart, « ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, vous les avez mis à l'abri des allants et venants ; vous avez bien fait, je vous approuve fort. — Comment ! mauvais plaisant, tu ne veux pas m'entendre ? je te dis qu'on m'a volé mes bacons. — Dites, dites toujours. — Cela n'est pas

bien, » fait alors dame Hersent, « de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce serait pour nous un plaisir de les partager, vous le savez bien. — Je sais que vous connaissez les bons tours. Pourtant ici tout n'est pas profit : voilà votre maison trouée ; il le fallait, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations. C'est par là que les voleurs sont entrés, n'est-ce pas ? C'est par là qu'ils se sont enfuis ? — Oui, c'est la vérité. — Vous ne sauriez dire autre chose. — Malheur en tout cas, » dit Ysengrin, roulant des yeux, « à qui m'a pris mes bacons, si je viens à le découvrir ! » Renart ne répondit plus ; il fit une belle moue, et s'éloigna en ricanant sous cape. Telle fut la première aventure, les Enfances de Renart. Plus tard il fit mieux, pour le malheur de tous, et surtout de son cher compère Ysengrin.

Le Roman de Renart, Livre I

Extrait 3 : Le Renard

Fable célèbre de Jean de La Fontaine, *Le Corbeau et le Renard* est un exemple célèbre de ruse.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. "
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Fables – livre premier, Jean de La Fontaine, 1668

Extrait 4 : Milady de Winter

Dans le roman d'Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, Milady de Winter n'a de cesse de s'opposer à D'Artagnan et ses amis par les ruses les plus noires. Elle agit pour le compte du Cardinal de Richelieu alors que les mousquetaires sont attachés au Roi, Louis XIII.

Dans ce passage, Milady est depuis plusieurs jours la captive de son beau-frère, Lord de Winter. Elle a déjà rallié à sa cause Felton, son geôlier, en le séduisant.

Chapitre 57 : UN MOYEN DE TRAGÉDIE CLASSIQUE

(...)

Plusieurs coups retentirent à la porte ; cette fois, Milady le repoussa réellement.

« Écoutez, dit-elle, on nous a entendus, on vient ! c'en est fait, nous sommes perdus !

– Non, dit Felton, c'est la sentinelle qui me prévient seulement qu'une ronde arrive.

– Alors, courez à la porte et ouvrez vous-même. »

Felton obéit ; cette femme était déjà toute sa pensée, toute son âme.

Il se trouva en face d'un sergent commandant une patrouille de surveillance.

« Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda le jeune lieutenant.

– Vous m’aviez dit d’ouvrir la porte si j’entendais crier au secours, dit le soldat, mais vous aviez oublié de me laisser la clef ; je vous ai entendu crier sans comprendre ce que vous disiez, j’ai voulu ouvrir la porte, elle était fermée en dedans, alors j’ai appelé le sergent.

– Et me voilà », dit le sergent.

Felton, égaré, presque fou, demeurait sans voix.

Milady comprit que c’était à elle de s’emparer de la situation, elle courut à la table et prit le couteau qu’y avait déposé Felton :

« Et de quel droit voulez-vous m’empêcher de mourir ? dit-elle.

– Grand Dieu ! » s’écria Felton en voyant le couteau luire à sa main.

En ce moment, un éclat de rire ironique retentit dans le corridor.

Le baron, attiré par le bruit, en robe de chambre, son épée sous le bras, se tenait debout sur le seuil de la porte.

« Ah ! ah ! dit-il, nous voici au dernier acte de la tragédie ; vous le voyez, Felton, le drame a suivi toutes les phases que j’avais indiquées ; mais soyez tranquille, le sang ne coulera pas. »

Milady comprit qu’elle était perdue si elle ne donnait pas à Felton une preuve immédiate et terrible de son courage.

« Vous vous trompez, Milord, le sang coulera, et puisse ce sang retomber sur ceux qui le font couler ! »

Felton jeta un cri et se précipita vers elle ; il était trop tard : Milady s’était frappée. Mais le couteau avait rencontré, heureusement, nous devrions dire adroitement, le busc de fer qui, à cette époque, défendait comme une cuirasse la poitrine des femmes ; il avait glissé en déchirant la robe, et avait pénétré de biais entre la chair et les côtes.

La robe de Milady n’en fut pas moins tachée de sang en une seconde.

Milady était tombée à la renverse et semblait évanouie.

Felton arracha le couteau.

« Voyez, Milord, dit-il d’un air sombre, voici une femme qui était sous ma garde et qui s’est tuée !

– Soyez tranquille, Felton, dit Lord de Winter, elle n’est pas morte, les démons ne meurent pas si facilement, soyez tranquille et allez m’attendre chez moi.

– Mais, Milord...

– Allez, je vous l’ordonne. »

À cette injonction de son supérieur, Felton obéit ; mais, en sortant, il mit le couteau dans sa poitrine.

Quant à Lord de Winter, il se contenta d’appeler la femme qui servait Milady et, lorsqu’elle fut venue, lui recommandant la prisonnière toujours évanouie, il la laissa seule avec elle.

Cependant, comme à tout prendre, malgré ses soupçons, la blessure pouvait être grave, il envoya, à l’instant même, un homme à cheval chercher un médecin.

Chapitre 58 : ÉVASION

Comme l’avait pensé Lord de Winter, la blessure de Milady n’était pas dangereuse ; aussi dès qu’elle se trouva seule avec la femme que le baron avait fait appeler et qui se hâtait de la déshabiller, rouvrit-elle les yeux.

Cependant, il fallait jouer la faiblesse et la douleur ; ce n’étaient pas choses difficiles pour une comédienne comme Milady ; aussi la pauvre femme fut-elle si complètement dupe de sa prisonnière, que, malgré ses instances, elle s’obstina à la veiller toute la nuit.

(...)

Les Trois Mousquetaires, Alexandre Dumas, 1844

PROLONGEMENTS POSSIBLES

Fourbe et PEINTURE / HISTOIRE DES ARTS

→ Gros plan sur *Le tricheur à l'as de carreaux*



- ✚ Cherchez les références précises de ce tableau (peintre, date, technique, support, taille, lieu d'exposition).

Ecrivez ici votre réponse

- 🚩 Que révèlent les regards des personnages dans ce tableau ?

Ecrivez ici votre réponse

→ Grâce à votre travail sur le lexique, cherchez maintenant 4 autres représentations du fourbe en peinture.

Comme pour le tableau précédent, vous copierez l'image avec la source du site et les références précises que vous trouverez.

Vous pouvez utiliser des ressources en lignes (exemples ci-dessous), mais aussi des livres d'art ou des encyclopédies du CDI :

- 🚩 le moteur de recherches 

- 🚩 Site du Louvre 

- 🚩 Site de recherches des musées de France : [JOCONDE](#)

- 🚩 Des encyclopédies en ligne :



- ✓ Image 1
- ✓ Source :
- ✓ Références :

- ✓ Image 2
- ✓ Source :
- ✓ Références :

- ✓ Image 3
- ✓ Source :
- ✓ Références :

- ✓ Image 4
- ✓ Source :
- ✓ Références :

Fourbe et LITTÉRATURE

→ Grâce à BCDI ou aux sites de ressources en ligne proposés, découvrez d'autres textes avec des personnages de fourbe.

Pour chaque texte, écrivez une phrase qui donne envie d'aller s'emparer du livre.

Rassemblez les livres présents dans votre CDI.



Cliquez sur les images pour
suivre les liens

→ A partir de cette ressource et de l'ensemble de vos travaux, réalisez une exposition virtuelle pour faire découvrir les richesses de votre CDI à vos camarades du collège.

SCAPIN ET SES AMIS FOURBES

Exposition virtuelle au CDI du collège

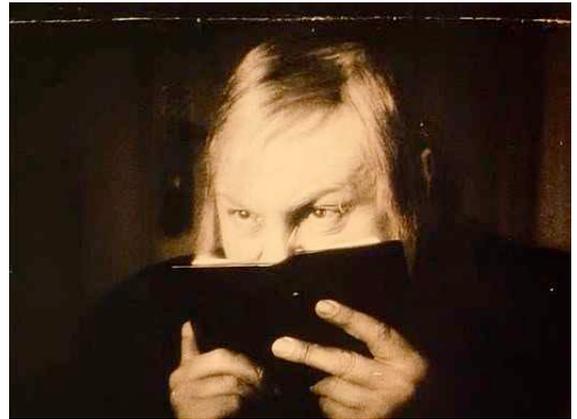
Cliquez sur les images pour voir deux extraits de film.

→ D'après ces deux extraits, comment se donne à voir le personnage de fourbe dans ces deux extraits ?

Emil Jannings dans le rôle de Tartuffe, film réalisé par Murnau en 1926

Un vieux et riche bourgeois vit seul avec sa logeuse, une mégère assoiffée d'héritage qui lui fait impudemment la cour. Quand le petit fils du vieillard s'en rend compte, il se déguise en producteur de spectacle, et convie son grand père et sa logeuse à la projection d'un film dans son cinéma ambulant. Il espère que l'histoire de l'hypocrite Tartuffe, qui tente d'arracher ses biens et sa femme (Elmire) à son "ami" (Orgon), ouvrira les yeux du vieil homme. Le film, dans le film, est inspiré de la célèbre pièce de Molière.

Dans cet extrait, Elmire, tente de se débarrasser de Tartuffe.



Affiche du film d'André Hunebelle, réalisé en 1965

Fantômas enlève le professeur Marchand un célèbre savant pour s'approprier son invention : le rayon télépathique permettant de contrôler la pensée humaine. Cette invention lui permettra de dominer le monde entier. Mais dès la nouvelle tombée, Fantômas est immédiatement soupçonné par les journalistes. Lors d'une conférence de presse donné par le professeur Lefèbvre, il avoue que sans les résultats de ses expériences en cours Fantômas ne peut aboutir à réaliser son arme sans son aide. C'est ainsi que pour piéger Fantômas le journaliste Fandor prend la place du professeur Lefebvre lors d'un congrès scientifique qui se tient à Rome. Fandor, sa fiancée Héléne, le commissaire Juve et ses subordonnée s'envolent donc pour l'Italie croyant que Fantômas tombera entre leur mains. Malheureusement ce dernier s'est également déguisé en professeur Lefebvre et la confusion est totale.

Cet extrait se situe à la toute fin du film.

